

Pragmatisme et situation chez Peirce

Mathias GIREL
Séminaire de G. GARRETA

20 juillet 2009

1. Si l'on prend une forme quelconque de la relation triadique, on y trouvera toujours un élément mental. L'action brute est secondéité, tout ce qui est mental implique tiercéité. Analysez par exemple la relation impliquée dans « A donne B à C ». Qu'est-ce que donner ? Cela ne consiste pas en ce que A jette B et à ce qu'ensuite C prenne B. Il n'est pas nécessaire qu'un transfert matériel ait lieu. Il tient dans le fait que A fasse de C le possesseur devant la loi. Il doit y avoir une sorte de loi avant qu'il puisse y avoir une certaine sorte de don –ne serait-ce que la loi du plus fort. Mais supposons maintenant que donner consistât simplement dans l'abandon par A de B que C ramasse ensuite. Ce serait une forme dégénérée de Tiercéité dans laquelle la tiercéité est ajoutée de l'extérieur. Dans le fait que A jette B, il n'y a pas de tiercéité. Dans le fait que A prenne B, il n'y a pas de tiercéité. Mais si vous dites que ces deux actes constituent une opération unique en vertu de l'identité de B, vous transcendez le simple fait brut, vous introduisez quelque chose de mental¹.
2. Considérer quels sont les effets pratiques, que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet².
3. James, définition du pragmatisme dans le *Dictionnaire* de Baldwin : « La thèse selon laquelle toute « signification » d'une conception trouve son expression dans des conséquences pratiques, des conséquences soit sous la forme de la conduite à recommander, soit sous celle des expériences auxquelles on doit s'attendre, si elle est vraie. » (1901-1902, tr. dans OP2, 13).
4. Ce qu'est une habitude dépend de ces deux points : *quand* et *comment* elle nous fait agir. Pour le premier point : *quand* ? tout stimulus à l'action dérive d'une perception ; pour le second point : *comment* ? le but de toute action est de produire quelque résultat sensible. [...] Ainsi nos actions ont exclusivement pour fin ce qui affecte les sens ; notre habitude a le même caractère que nos actions ; notre croyance que notre habitude, et notre conception que notre croyance³.
5. Essayant, comme un homme de ce type le ferait naturellement, de formuler ce que j'approuvais ainsi, je formais la théorie qu'une *conception*, c'est-à-dire la portée rationnelle d'un mot ou d'une autre expression, réside exclusivement dans sa portée concevable sur la conduite de la vie, de sorte que, puisqu'évidemment rien qui ne pourrait résulter de l'expérimentation ne peut avoir de portée directe sur la conduite, si l'on peut définir avec précision tous les phénomènes expérimentaux concevables que l'affirmation ou la négation d'un concept pourrait impliquer, on y trouvera une définition complète de ce concept, et *il n'y a absolument rien de plus dans ce concept*⁴.
6. De tels raisonnements, et tous les raisonnements, reposent sur l'idée que si on exerce certaines sortes de volitions, on subira en retour certaines perceptions forcées. Or, ce genre de considérations, à savoir que certaines lignes de conduite entraîneront certaines sortes d'expériences inévitables est ce qu'on appelle une « considération pratique ». Partant, se justifie la maxime, dont la croyance constitue le pragmatisme, à savoir que *pour établir la signification d'une conception*

1. PEIRCE, 8.331.

2. W3, 365 ; OP1, 248.

3. W3, 265 ; OP1, 247.

4. EP2, 332 ; ARM, 312.

*intellectuelle il faut considérer quelles conséquences pratiques pourraient de manière concevable résulter par nécessité de la vérité de cette conception : et la somme de ces conséquences constituera l'entière signification de la conception*⁵.

7. Supposons deux hommes : l'un sourd et l'autre aveugle ; le second entend un individu déclarer qu'il a l'intention d'en tuer un autre ; il entend le coup de feu et il entend crier la victime ; quant au premier, il voit le meurtre s'accomplir sous ses yeux. Leurs sensations sont affectées au plus haut point par leurs particularités individuelles. Les premières informations que leur livrent leurs sensations, leurs premières inférences, bien que plus proches, seront néanmoins différentes ; l'un aura par exemple l'idée d'un homme en train de crier, tandis que l'autre aura l'idée d'un homme à l'aspect menaçant ; mais leurs conclusions finales, c'est-à-dire la pensée qui sera la plus éloignée du sensible, sera identique et ne retiendra rien des particularités de leurs idiosyncrasies personnelles. Il y a *donc* pour chaque question une réponse vraie, une conclusion finale vers laquelle l'opinion de chaque homme tend en permanence. Il peut certes s'en éloigner pour un temps, mais si l'on lui accorde plus d'expérience et plus de temps pour considérer la question, il finira par s'en rapprocher. L'individu peut ne pas vivre assez longtemps pour atteindre la vérité ; il y a dans les opinions de tout individu un résidu d'erreur. Peu importe, il n'en reste pas moins qu'il y a une opinion définie vers laquelle tend l'esprit de l'homme dans l'ensemble et à la longue⁶.
8. Ce que nous souhaitons, c'est établir la vérité,

5. MS323, 1907.

6. W2, 468 ; ARM, 112-113, je souligne.

mais qu'est-ce que la vérité ? C'est une enquête indispensable si nous définissons ainsi la fonction de la raison ; mais qui nous plongerait aussitôt dans un océan de métaphysique dont nous ne saurions espérer rapidement émerger. Les opinions sur ce sujet sont variées ; et ce qu'est la vérité est par conséquent incertain. Il est peu probable que nous puissions réconcilier ces opinions là où tant de grands hommes bien plus éminents que nous ont échoué et l'on ne saurait donc parvenir à une réponse certaine à cette question. Évitions donc cette idée de vérité autant que faire se peut, et restons dans le domaine de ces notions quotidiennes et concrètes sur lesquelles il ne peut y avoir ni vague ni mystère⁷.

9. On peut parfaitement ne pas tenir compte des opinions de la plupart des gens sur la plupart des sujets. Le jugement d'un enfant sur les motifs d'un amoureux devrait avoir autant de poids par rapport à celui d'un adulte que le jugement d'une personne intelligente ordinaire par rapport à celui d'un homme qui est particulièrement à même, par inclination naturelle, par le fait d'un apprentissage sévère et d'une grande expérience, de juger du sujet. La croyance en le droit d'avoir une opinion privée, qui est l'essence du protestantisme, atteint des sommets de ridicule dans notre communauté⁸.
10. Celui qui raisonne considérera les opinions de la majorité de l'humanité avec un souverain mépris ; elles ne dérangeront absolument pas ses opinions. Il négligera les opinions de ceux qui ne sont pas informés et, parmi le petit groupe restant, il peut raisonnablement s'attendre à une

7. W2, 357 ; OP1, 130-31, tr. modifiée

8. W2, 356-57 ; OP1, 130.

certaine unanimité sur bon nombre de questions⁹.

11. L'accélération du mouvement de tout corps, à tout instant, est composée d'accélération partielles, est obtenue (*compounded*) par addition géométrique, et est déterminée par la position relative momentanée des corps concernés¹⁰.
12. Par rapport à la sorte de configurations dont les accélérations dépendent, la plus simple est la configuration par paires, ou les attractions et les répulsions qui ne dépendent que de la distance. Les forces que l'on comprend le mieux, la gravité et l'électricité, produisent des accélérations qui varient inversement au carré de la distance. Nous savons qu'il y a des attractions et des répulsions proportionnelles aux autres fonctions de la distance. Les phénomènes de friction, de viscosité et autres résistances au cisaillement semblent indiquer des accélérations qui dépendent des positions relatives de trois points ou de l'angle entre deux lignes. Les forces chimiques sont apparemment d'attraction entre les contraires (*unlikes*) et de répulsion entre les semblables si bien que la saturation est atteinte. Ces forces semblent donner naissance à des forces qui sont différentes dans des directions différentes. Tant que nous n'en savons pas beaucoup plus que ce n'est le cas pour l'instant, sur tous ces points, on ne peut pas dire que nous possédions une idée claire de la loi de la mécanique¹¹.
13. Afin de descendre de ce point de vue abstrait, il est nécessaire de considérer les caractères des choses comme étant relatifs aux perceptions et aux facultés actives des êtres vivants. Au lieu

donc, de tenter d'imaginer un monde dans lequel il n'y aurait pas d'uniformités, supposons-en un dans lequel aucune des uniformités ne renverrait aux caractères intéressants ou importants pour nous. En premier lieu, il n'y aurait rien qui nous surprendrait dans un tel monde. [...] Tout l'univers aurait un tel air de système et de régularité parfaite qu'il n'y aurait rien à demander. Ensuite, aucune de nos actions, et aucun événement de la nature, n'aurait de conséquences importantes dans un tel monde. Nous serions parfaitement dépourvus de toute responsabilité, et il n'y aurait rien d'autre à faire que de jouir ou de souffrir de tout ce qui se trouverait arriver. Il n'y aurait donc rien pour stimuler ou développer soit l'esprit soit la volonté, et par conséquent nous n'agirions ni ne penserions. Nous n'aurions pas de mémoire, car cela dépend d'une loi de notre organisation. Même si nous avions des sens, nous serions situés par rapport à un tel monde précisément comme les objets inanimés le sont par rapport au monde présent, à condition que nous supposions que ces objets ont une conscience absolument transitoire et instantanée, sans mémoire — une supposition qui n'est qu'une simple façon de parler, car cela ne serait en rien de la conscience. Un monde de hasard est tout simplement notre monde réel vu depuis la perspective d'un animal au point précis où l'intelligence disparaît. Le monde réel est presque un assemblage au hasard pour l'esprit du polype. L'intérêt que les uniformités de la nature présentent pour un animal donne sa place dans l'échelle de l'intelligence¹².

14. Un certain auteur [Peirce lui-même] a suggéré

9. W3, 15; OP1, 167.

10. W3, 204.

11. W3, 205.

12. W3, 312.

que la réalité, le fait qu'il y ait une chose telle qu'une réponse vraie à une question, consiste en cela : que les enquêtes humaines, — le raisonnement et l'observation humains — tendent vers le règlement (*settlement*) des disputes et l'accord ultime sur des conclusions déterminées qui sont indépendantes des points de départ particuliers à partir desquels les différents enquêteurs ont pu commencer, si bien que le réel est ce en quoi tout homme croirait, et ce sur la base de quoi il serait prêt à agir, si ses enquêtes étaient poussées suffisamment loin¹³.

15. Nous ne devons, par conséquent, pas nous étonner que l'argument tiré de la logique formelle du Dr Royce néglige une des plus importantes découvertes qui ait dernièrement découlé de l'étude de cette branche exacte de la philosophie. Il semble penser que le sujet réel d'une proposition peut être dénoté par un terme général de la proposition ; c'est-à-dire que ce dont précisément vous êtes en train de parler peut être distingué des autres choses en en donnant une description générale. Kant a déjà montré, dans un passage célèbre de son œuvre cataclysmique, que ce n'est pas le cas ; et des études récentes de logique formelle l'ont mis plus clairement en évidence. Nous trouvons maintenant qu'à côté des termes généraux deux autres genres de signes sont parfaitement indispensables dans tout raisonnement. L'un de ces genres est l'*index*, qui comme un doigt pointé exerce une véritable *force* physiologique sur l'attention, comme le pouvoir d'un magnétiseur, et la dirige vers un objet des sens particulier. Un tel index au moins doit entrer dans toute proposition, sa fonction étant de dé-

signer le sujet du discours¹⁴.

16. Entre la conscience inférieure du sentiment et la conscience supérieure de la nutrition, cette conscience directe de frapper et d'être frappé entre dans toute cognition et *contribue à la faire signifier quelque chose de réel*. C'est la logique formelle qui nous enseigne cela ; pas celle d'un Whatel[e]y ou d'un Jevons, mais la logique formelle dans son tout nouveau développement, qui s'alimente de la physiologie et de l'histoire sans quitter la terre ferme des formes logiques¹⁵.
17. ... On pourrait demander *comment* deux hommes différents peuvent savoir qu'ils sont en train de parler de la même chose. Supposez, par exemple, qu'un homme dise qu'un éclair a été suivi d'un coup de tonnerre et que l'autre le nie. Comment sauraient-ils qu'ils voulaient parler (*meant*) du même éclair ? La réponse est qu'ils échangeraient leurs impressions en gros comme cela : l'un dirait, « Je veux parler de cet éclair très brillant qui a été précédé de trois éclairs moins importants, vous savez. » L'autre homme reconnaîtrait la marque, et ainsi au moyen d'une inférence approchée et probable, ils concluraient qu'ils voulaient parler du même éclair¹⁶.

13. W5, 222.

14. W5, 224.

15. W5, 225. Nous soulignons.

16. W5, 226. Voir la même séquence de raisonnement dans EP2, 14.